

VIRGINIE BOBÉE

ALICE
UNE VIE
APRÈS LE
BATACLAN



Alice une vie après le Bataclan

Alice
une vie après le Bataclan

Virginie Bobée

Copyright © 2019 Virginie Bobée

Tous droits réservés.

ISBN : 9781096690023

Réédition 2020

Préface de l'auteure

D

epuis que je suis petite j'entretiens une relation privilégiée avec un monde invisible aux yeux de la plupart des gens. J'ai souvent rejeté ces visions et impressions qui ne s'expliquaient pas rationnellement. Dans ce monde cartésien, il est encore difficile d'être hors du cadre et j'en ai longtemps souffert. Malgré mes efforts pour ignorer ces perceptions, après la naissance de mon premier enfant et un peu d'exercices pour éléver mes vibrations, j'ai compris et accepté ces visions, ces impressions et aussi ces voix qui venaient à moi.

M'ouvrir à cette réalité a été un véritable défi et une révélation qui m'ont entièrement transformée. Passées les peurs et les appréhensions, j'ai découvert une bienveillance et une guidance majestueuses. La vie, la mort, les épreuves de vie, les souffrances, tout prenait un sens plus profond et plus grand qui soulageait mon besoin de compréhension et me permettait d'agir en co-créateur. Le temps de la victimisation était terminé.

Un matin, alors que toute la maison dormait encore, je fus réveillée par mes guides spirituels : « Allez, mets-toi à écrire ! ». Sans autre cérémonie, une énergie, Alice s'installa près de moi et je me mis à retranscrire ce qu'elle me dictait. Ensemble, nous avons ri, pleuré parfois, mais l'amour et le respect, la recherche de la sincérité et de l'humilité furent les ingrédients essentiels de cette transmission magnifique.

Je n'ai ni inventé, ni recherché ce livre, il est venu à moi et je n'en suis qu'un scribe pour la Terre. La singularité de ce récit m'a été dévoilée au fur et à mesure de l'avancement de l'écriture. Je suis consciente qu'il peut heurter, choquer peut-être mais j'espère que vous saurez le lire avec le cœur et les yeux de l'âme.

Alice n'a pas existé sur Terre, ce roman n'a aucunement pour objet de relancer la moindre polémique sur les évènements tragiques des attentats Parisiens. Bien au contraire, cette fiction nous rassemble en tant qu'êtres divins dans une famille humaine.

Voici devant vous, à présent, un message du divin sur une vie, une mort et un cheminement vers une renaissance dans les plans spirituels. Il répond aux questions les plus puissantes mais aussi les plus douloureuses en chacun de nous.

Durant tout cet été d'écriture, j'ai été portée par une profonde gratitude et je reste honorée du cadeau précieux que je porte à vous aujourd'hui. Il aura toute sa place dans ce monde s'il vous ouvre des perspectives nouvelles, vous fait vous interroger sur vous ou le sens de votre vie, s'il réveille une parcelle de conscience endormie.

Vous tenez dans votre main un présent des cieux.

Virginie Bobée.

A Lili et à l'humanité toute entière.

Les entre-deux

Je contemple la personne que j'étais : Alice, jeune parisienne enthousiaste de 17 ans. Les images de ma vie défilent devant moi comme un film sur lequel j'ai le pouvoir de faire avant, arrière, zoom, sans compromis. Hypnotisée par cette magie, je me plonge dans les moindres détails, émotions comprises, ou, au contraire, je garde une distance sécurisante sur chaque scène choisie.

Mes yeux ne peuvent s'en détacher. Je suis fascinée et horrifiée à la fois.

Ma vie entière se décrit sous mes doigts tremblants : ses choix, ses itinéraires bis, ses objectifs et ses sous-objectifs. Les aspirations profondes et les contrats d'âmes me sont révélés, aussi clairs que l'eau qui sort des montagnes. Jusque-là inconscient, tout est là sous mes yeux. Je peux voir ma vie, la comprendre comme un grand dessein, mais la vérité est parfois une lumière trop aveuglante.

Le chemin va être long, je le sens, avant d'être en paix avec ce que je vis. Cet endroit m'y aide, mais il m'a fallu déjà faire bien des efforts dont je ne me croyais pas capable et il en faudra encore pour en arriver à l'apaisement total.

Depuis ma mort je vis dans ce monde. Il règne ici un parfum d'éternité. Je ne saurais vous l'expliquer différemment. J'essaie...

Eh bien, déjà, les couleurs sont toujours douces, la lumière du jour y est permanente, omniprésente, même dans les pièces des bâtiments. Les courbes de ces édifices sont, chose absurde en soi si l'on se réfère à la vie terrestre, sans angle aigu. Chaque porte ou couloir, chaque limite de bâtiment mais aussi les jardins et les chemins semblent floutés par de doux arrondis. Globalement on devine ici que l'on passe d'un univers limité (la Terre) à celui d'un univers qui invite à trouver ses ouvertures, son expansion, comme si le paysage ou l'horizon s'étendaient plus loin.

Le temps, s'il existe, n'est visible nulle part. Mes pensées vont et viennent, traduisent des réflexions et des cheminements qui me donnent l'illusion que le temps avance, mais sans plus. Renforçant cette impression de non-temps, les rares êtres qui sont ici sont plus calmes que les statues des parcs. Toujours tranquilles, sans aucun mouvement nerveux ou tic d'impatience, ils peuvent plonger leur regard au fond de vous et attendre patiemment que vous disiez quelque chose ou que vous ayez un geste. Je pense même que si j'exprimais une rébellion ou une colère, c'est avec le même flegme bienveillant qu'ils m'accueilleraient. Pourtant ils sont loin d'être indifférents. En eux une puissante et docile paix traduit une confiance, une foi peut-être de l'évolution, de la compréhension et de l'acceptation certaine de ce qui se joue en moi. Ils me rassurent et je ne peux que me laisser bercer par cette sérénité qu'ils dégagent et à laquelle je ne me sens pas de lutter. Et pourquoi lutter d'ailleurs ?

Tout ici est propice au repos et au ressourcement auxquels j'aspire profondément. Le paysage verdoyant est d'une beauté presque intelligente sans perdre de naturel. Le soleil est toujours légèrement voilé et toute cette lumière ne semble pas provenir de cette unique source, projetant une luminosité irréelle partout. L'ombre n'existe pas, même sous les arbres ou à l'intérieur.

Les jardiniers invisibles de ce lieu ont créé ici des jardins plus doux et plus riches que la nature ait portés. Les paysages ressemblent à ceux de la Terre mais en mieux. Des formes et des reliefs vallonnés, des couleurs de fleurs incroyables, des parfums enivrants et surprenants me réconforment à chaque instant. Ils sont source d'inspiration et de force aussi.

J'entends parfois comme des sons, une musique, pas comme celle de la Terre, mais dépourvue d'une véritable rythmique, pourtant mélodieuse et parfaitement apaisante bien que sans paroles. Elle ne provient d'aucun instrument ou musicien, ni d'enceintes (j'ai vérifié), elle est là dans l'air, elle flotte, délicate. C'est une symphonie du bonheur qui soulève le cœur et l'âme. Cette musique m'a surprise à plusieurs endroits, même en pleine nature, elle semble doucement s'élever pour s'arrêter avec autant de douceur.

Tout me semble vivant dans l'air si pur, dans l'atmosphère. Une sorte d'électricité inoffensive et docile que l'on apprend à puiser parcourt toute chose, tout être et nous relie, nous connecte à l'ensemble.

Oh je me rends compte que ce que je décris doit vous sembler bien étrange. Je vous autorise à la critique de mes mots, expressions, c'est bien normal ; moi-même j'aurais donné peu de crédit à de tels discours avant ! ... Avant...

Alors donc me voilà à vous décrire ce que je nommais le paradis. Pourtant ils me l'ont dit : je ne suis pas au paradis. C'est un entre-deux. Ne me demandez pas entre deux quoi !! Alors que ma vie se déroulait encore il y a peu sur Terre (comme tout le monde ! (Rire)) j'ai atterri ici après quelques aventures dont je me serais bien passée. Mais je vous expliquerai tout, c'est promis. Je présume qu'entre la terre et le paradis, il y a *ici*. Je ne vois pas ce que le paradis peut m'offrir de plus que la douce éternité de ces journées sans nuit... mais je n'oserais mettre en doute leurs dires qui me semblent très sincères.

Au début, les réflexes de ma vie sur Terre me rattrapaient. Par exemple, à mon arrivée, j'ai d'abord demandé si je pouvais boire, ou manger, voire les deux. Je ne ressentais ni véritable soif, ni faim et pourtant j'en avais besoin. Avec une bienveillance amicale, on m'a souri et apporté de quoi me satisfaire, sans excès, chicement même. Mais en buvant et en mangeant ces fruits si beaux, je me suis aperçue qu'ils ne m'apportaient aucune satisfaction physique. Revenant un peu plus tard pour débarrasser ma table du repas, l'être à mon service me dit :

- Cela a-t-il été ?
- Oui merci, mais... je ne me sens ni plus ni moins rassasiée, plutôt soulagée d'avoir repris une habitude. Ne dit-on pas quand l'appétit va tout va !
- Tout va bien alors ?
- Oui la nourriture c'est la vie, non ? dis-je avec vitalité comme un slogan de publicité.
- Et bien la vie est ici, oui je suis d'accord avec vous, mais elle n'est pas uniquement dans ce repas, ne pensez-vous pas ?

Il n'attendait pas de réponse, il m'a souri et est reparti discrètement, me laissant à ma méditation. Bien que je ne les connaisse pas, ces êtres qui m'entourent ici me sont vite familiers. Peut-être leur gentillesse, sans attente, me permet de me sentir bien en leur compagnie. Ils recèlent toujours une dose de savant mystère et de sagesse dont je ne me lasse pas.

Oui c'est bien la vie qui se trouve ici. Pourtant il m'a fallu du temps pour comprendre et admettre que non seulement j'étais morte, c'est arrivé si vite, mais qu'en plus d'être morte, j'étais encore en vie ! Imaginez le choc.

Lorsque je le dis j'ai encore peine à le croire et pourtant c'est bien vrai. Et c'est aussi magique et extraordinaire que le fait de me pencher sur cette jeune femme et de la voir écrire sur son ordinateur

les pensées que j'émets pour vous raconter mon histoire. Elle est concentrée et essaie de ne pas réfléchir à ces mots qui deviennent phrases et, d'ailleurs, les erreurs d'accord de temps et de syntaxe sont énormes du fait de la dictée hachée que je lui offre. Tout cela sera corrigé, je le sais. Ah voilà encore une chose qui m'épate : que je le sache sans qu'on me l'apprenne ! J'adore !

Bon mais revenons à ce lieu magnifique qui m'abrite.

Après avoir recouvré des forces et m'habituant à cette drôle d'apesanteur, on m'a invitée à sortir me promener dehors. J'ai pour espace personnel une chambre exquise, avec une ouverture grande comme tout le mur qui s'ouvre sur un jardin luxuriant. Sans vis-à-vis, la lumière du jour est permanente, la température idéale et l'endroit est calme comme aurait dit une annonce. L'ambiance est feutrée, raffinée et pourtant sans luxe, dans un camaïeu de beige et ivoire partout, excepté au plafond où une sorte de verrière aux vitraux de couleurs primaires se reflètent dans la chambre. J'imagine que le soleil passe à travers ses vitraux, car ses couleurs vives emplissent la pièce, mais je lui ai découvert un fonctionnement bien plus subtil. De petite taille, cette chambre m'inspire le calme et la détente dont j'ai besoin.

Il m'a semblé y dormir des jours entiers. Lorsque je m'éveille, je regarde, se balançant dans une brise légère, la végétation qui n'ose entrer davantage dans ma pièce.

Puis les jardins se sont offerts à moi. Il y a toujours une chaise, un banc ou une pierre pour contempler les fleurs qui se déversent en cascades colorées ou le paysage ondulant sous la brise caressante. Partout des allées serpentent, parfois couvertes par des arches où grimpent librement des rosiers fleuris, des glycines ou autres arbustes florifères. La saison est éternellement au printemps. Des pelouses verdoyantes et épaisse, d'immenses arbres parfaitement paysagés offrent un apaisement des yeux et du cœur.

Le centre de repos est concentré dans ce jardin immense comme un grand parc, composé de plusieurs bâtiments parfaitement intégrés à la végétation qui est reine ici.

Je me suis rapidement mise au rythme de ce lieu. Me déplaçant librement, je rencontre aussi quelques personnes, peu finalement. Je devine les nouveaux arrivés comme moi, timides, hésitants, un peu chamboulés et les êtres qui s'occupent de nous. Je dois vous avouer que je dis « ces êtres » car j'ai souvent du mal, au premier abord, à dire « ces hommes ou ces femmes qui s'occupent de nous », tant leurs silhouettes, leurs visages, leurs voix s'approchent de l'androgynie. Ils n'en restent pas moins humains. Je ressens leur sympathie et empathie naturelles, ce qui caractérise le genre humain, mais sans faux semblant, sans mensonges ni cachotteries. Chacun me semble se livrer plus vrai, plus authentique, comme s'ils n'avaient rien à cacher.

Qu'a l'être humain à cacher ? Pourquoi se cache-t-il ?

Mes repères d'hier ne sont plus ceux d'aujourd'hui. Dans ce nouvel espace j'apprends les nouveaux codes. Je me sens libre, ne rendant de compte à personne. Personne ne me dit que faire, quand, comment. Je ne découvre aucun interdit. Seul mon instinct me guide.

Une pensée me traverse. *Je ne possède rien ici !* Ni famille, ni amis, ni biens matériels. Je constate aussi que l'on ne m'appelle plus par mon prénom, ni mon nom. Je n'ai plus d'identité. Mon ombre ne me suit même plus... c'est effrayant ?!! A vraiment y réfléchir, non, cela ne me dérange pas au fond. Je dirais même que ça me libère. Je n'ai pas entendu « Alice » depuis longtemps maintenant, pourtant je sais parfaitement qui je suis, mieux encore peut-être même. Oh ! Comme c'est étrange de dire cela, je me rends compte à quel point mon identité, mes parents, mes amis et même les objets me possédaient. Ils ne m'appartenaient pas, c'est à eux que j'appartenais, enfin qu'Alice appartenait. Moi je me détache de plus en plus d'Alice, 17 ans, tuée par l'inconcevable !

En parcourant les jardins, j'ai découvert des ruisseaux aux poissons colorés, des prairies aux chevaux sauvages, une bibliothèque dont le fonctionnement m'échappe encore, un lieu de rassemblement.

Aujourd'hui, j'explore ce que je peux décrire comme un cinéma personnel. Pour chacun, le seul film à l'affiche de sa cabine privée est... le sien, le film de sa propre vie. C'est bien ma vie que je regarde, hébétée, devant cet écran hyper hi-tech et intuitif.

Je parie que ce bâtiment n'était pas là avant ce jour, mais ne l'ai-je tout simplement pas vu, caché dans la végétation ? C'est un grand bâtiment brun clair, posé comme un champignon. En entrant, l'espace intérieur est surprenant tellement il paraît plus spacieux qu'on ne l'aurait imaginé. Arborant des courbes douces et flanqué de quelques banquettes délaissées, le hall resplendit par son grand escalier clair, trônant, central, qui invite à l'étage. Sur ce niveau, trois fois plus grand que celui du dessous, des alcôves dessinent de petites salles de projection individuelle. A l'intérieur de chacune, je trouve un douillet fauteuil, un écran semi incliné de grande taille mais suffisamment proche pour pouvoir le toucher et une ouverture sans vitre sur la nature. La pièce est lumineuse mais intimiste.

En m'asseyant dans ce fauteuil, je sens en moi, pour la première fois depuis mon arrivée ici, une pression dans ma poitrine, une oppression, un trac angoissant sans comprendre son origine. Je sens que je n'y suis pas obligée, pourtant, j'appuie du bout du doigt sur l'écran pour l'activer. Sous la lumière que projette l'écran, je vois mon visage passer de la surprise à l'effarement.

Revoir leurs visages, entendre leurs voix, même sentir leurs caresses, leurs parfums et aussi leurs émotions me déchirent, me rappellent leur perte irrévocabile.

C'est si violent qu'un mouvement me projette brutalement loin de mon paisible « entre-deux du paradis ». De nouveau je suis dans le pénible désert de cailloux et il me semble que je dois tout recommencer pour me sortir de ce méandre sans nom, cette absurde ironie.

Après ma mort brutale, bien que des bras de lumière m'aient extirpée avec volupté de l'horreur, je ne suis pas arrivée directement dans « l'entre-deux du paradis ». J'étais abasourdie, voilà l'expression la plus proche de mon naufrage.

A 17 ans, on ne s'est pas vraiment penché sur le thème controversé de la vie après la mort ! Certes j'avais titillé les esprits lors de séances improvisées de spiritisme pendant mon adolescence, cherchant plus le frisson que mener une enquête sur l'au-delà. « Esprit es-tu là ? Si tu es là, tapes trois fois... »

Les fantômes, c'est pour sentir qu'on est vivant.

Ma vie de lycéenne parisienne, bonne élève, musicienne et adorant la littérature, les concerts, les terrasses de café ou les après-midis dans l'herbe d'un parc, les virées shopping, les séances de maquillage et la bande de potes, était bien loin de la mort. Notre expression favorite : mort de rire, MDR pour les intimes ! Voilà à quoi se résumait ma vie, alors vous dire ce que j'ai vécu après ma mort... Le désert, à tous les sens du terme, un long et terrifiant désert de poussière et de cailloux, de ciel orageux rouge rose orangé et parfois un arbre foudroyé par je ne sais quel orage apocalyptique. Et personne, personne, personne. Rien.

J'étais en état de choc, abasourdie, difficilement équilibrée sur mes jambes, désorientée, mon cerveau ne produisant que de courtes phrases, un monologue sans solution, sans direction.

Combien de temps cela a-t-il duré ? Je ne sais pas, désespérément trop long pour moi et finalement plus je m'en éloigne et plus cela me semble de plus en plus court, mais comment savoir ?

J'errais, épuisée, anéantie, assoiffée. J'avancais lorsque mes forces me le permettaient.

Ce lieu avait bien un début, une fin, une frontière ?! Mais en vain, je revenais toujours au point de départ. J'étais comme le poisson rouge qui, faisant le tour de son bocal, se dit « Tiens ! J'ai déjà vu ça quelque part ! ». Si bien qu'en désespoir de cause, je me mis à appeler à l'aide.

Dans une tempête de poussière, recroquevillée par terre pour me protéger, j'appelais à l'aide, mes parents, ma sœur puis ma grand-mère décédée 4 ans plus tôt. Je ne réalisais pas alors mon nouveau statut mais je comprenais, sans le saisir véritablement que ma réalité, celle d'Alice, la lycéenne, venait de s'interrompre définitivement.

Oui mais ensuite ? Qu'y avait-il ensuite ? Au plus profond de moi je sentais qu'il n'y avait pas que ce désert.

Ainsi lors de ce premier visionnage, dans cette salle de projection privée, sous l'émotion, le choc me ramène brutalement dans ce lieu de doléance, cet « entre-deux de l'enfer ». Le ciel gronde à l'image de mes émotions : colère, peur, douleur, abandon. Les nuages sont noirs, bleu marine et gris sous une toile rouge sang et l'électricité de l'air étouffe tout. Mon corps est écrasé sous un lourd fardeau qui s'affale de nouveau sur moi.

« Retour à la case départ dans l'au-delà, ne touchez pas 1200 euros ! ».

Voyant ce désert que je connais trop bien pour l'avoir arpentré désespérément, je m'assois à même le sol, à bout de force sur cette terre aride et sèche et je laisse les larmes se déverser sur moi, noyer mes yeux, laver mon visage, épaiser mon cœur. C'est un mélange de beaucoup d'émotions et de refus. Refus d'être arrachée de la Terre, arrachée aux miens, et puis cette mort qui ne rime à rien. Injustice d'une vie qui rafle la jeunesse dans un moment d'insouciance, de joie, de liberté.

Ma main tombe sur une pierre que je serre dans mon poing hargneux. Je frappe le sol. La colère et l'indignation s'expriment à présent. Chaque coup est une délivrance. Le ciel se déchaîne au-dessus de moi. Je comprends soudain. *Ce sont mes émotions qui me catapultent dans cet univers !*

Je m'allonge alors face contre terre. Je laisse passer en moi ce flot tourmenté qui jaillit de mes entrailles en feu. Ma joue mouillée se souille de graviers et de cette terre sale presque huileuse. L'expression de cette tourmente m'agite, monte de plus en plus pressante et exigeante. Mon corps s'arc-boute, tremble et des spasmes musculaires bandent mes muscles déjà douloureux. Parfois je sens que je m'y accroche.

Mais pourquoi moi ? Pourquoi ne suis-je pas auprès d'eux ? Non, non.

Je me sens comme dans un océan déchaîné où les émotions sont des courants marins puissants et insondables auxquels il est vain de résister sinon ils vous déchirent en morceaux. Alors je me force à lâcher encore plus et j'appelle. Je l'appelle de nouveau. Elle est venue me chercher la première fois juste après ma mort. Je ne compte pas faire de vieux os ici, je dois retourner là-bas.

A bout de force, mes mains se relâchent, mon corps s'apaise et mes pensées deviennent plus claires. Je l'appelle à mi-voix, comme une prière désespérée :

- Mamie, Mamie, je t'en prie, viens me chercher. Pardon, pardon...

Ces pardons je me les adresse à moi-même. Ils libèrent en moi une douce chaleur, un réconfort, un soulagement. Mon corps me paraît soudain vide. Mes sanglots cessent. Je me redresse enfin.

D'où vient en moi cette capacité ?

Puis comme la première fois, l'orage zèbre le paysage désolé et la lumière devient plus claire, plus vive, plus audacieuse. Je me retourne, une porte de lumière découpe une silhouette qui marche dans ma direction. Elle se penche sur moi avec son sourire aimant, et, il me semble que rien ne peut m'arriver, que le pire est derrière moi.

Elle est là, enfin.

Je ressens à quel point je me sens seule. Je dois comprendre ce qui m'est arrivé, ce qui s'est passé et pourquoi. En écho à mes pensées, elle me dit :

- Tu dois comprendre et accepter. Tu as choisi, ma chérie.

Ces mots me traversent l'estomac comme un TGV lancé à vive allure. Pourtant je sais qu'elle a raison et je me laisse bercer contre son sein. L'instant d'après, sans un effort, elle me porte dans ses bras et marche vers la lumière bien-aimante qui bientôt nous inonde.

Je m'abandonne.

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis de nouveau dans ma chambre. La végétation se balance mollement et la pièce est couleur bleu-violet, sans doute le vitrail du plafond. Ma bouche est sèche. Devançant mon besoin, ma grand-mère me tend un verre d'eau cristalline où un arc-en-ciel translucide gigotte. Elle me sourit. Lors de ma première escapade sur cette terre désertique, elle était venue me chercher mais c'était seule que je m'étais réveillée dans la chambre. Mon cœur fait un bon de joie en la voyant, près de moi, me veiller. Je me sens alors comme une petite fille qui a de la fièvre un jour d'école et que l'on garde au chaud, chouchoutée par ses proches.

- Tiens, bois un peu, ça te fera du bien.

Je prends le verre qu'elle m'adresse en lui souriant de toutes mes dents. L'eau me réveille, me réanime.

Je pense : comme elle est belle. Elle semble rajeunie de 20 ans, plus fine, plus droite, l'œil vif et intelligent. Sa voix calme me dit en me reprenant le verre vide :

- Bien, bien. Te sens-tu mieux ?
- Oui, merci mamie. Merci d'être venue... je me sens si seule.
- Tu m'as appelée, comment ne pas répondre à ta détresse ?!
- Comment as-tu su où j'étais ?
- Oh, mon ange, tu n'étais pas si loin ! J'ai simplement répondu à ton appel, un appel en moi.
- Mais comment me suis-je retrouvée là-bas ?
- Veux-tu marcher avec moi un peu ? me dit-elle en désignant le jardin.

Sans répondre à ma question, elle m'emmène parcourir les allées de ce jardin sans début ni fin. Le vent souffle plus que d'habitude et je recontacte mon corps à chaque pas. Je reprends des forces à chaque respiration et mon esprit bientôt s'apaise. A cet instant, me serrer contre son bras est le plus important et réconfortant.

- Je me sens seule. Je ne comprends pas tout et pourtant, poser des questions me paraît futile. Que m'arrive-t-il ? Où sommes-nous ?
- Cet endroit t'est propice pour te remettre de ce que tu viens de vivre et qui est fort traumatisant, pour le comprendre aussi, pour faire le point sur ce que t'apporte cette expérience de vie, dit-elle avec tellement de douceur et d'évidence. Pourtant je ne sais pas le sens de ses propos.

Le nez au vent elle semble se délecter de ce qu'elle voit, respire, ressent, prenant tout son temps. Son contact m'est si doux. Je resserre mon étreinte. Elle s'arrête alors de marcher et se tourne vers moi. Avec une infinie délicatesse, elle recouvre ma main de la sienne et me transperce de son regard :

- Ma belle Alice, le chemin que tu as choisi, nous en avons tant pesé les moindres interactions et résonnances. Tu vas découvrir les lois universelles qui nous guident et nous ouvrent des voies qui ne sont ni audibles ni perméables à la conscience humaine. Alors ne juge pas

d'après les repères terriens. Suis le chemin de ton être profond, demande de l'aide et elle ne sera jamais ignorée.

- Mais... Les mots se meurent dans ma gorge.
- Le chemin vers toi-même, je ne peux t'y aider, tu dois le faire seule, dit-elle avec douceur et conviction. Ses yeux sont animés d'un tel amour !
- Où es-tu ? Je veux dire, tu ne vis pas ici ?
- Non, je suis passée par ce lieu comme beaucoup pour me reposer le temps nécessaire et m'apaiser, corps et âme, puis, m'ouvrant à qui je suis éternellement, j'ai rejoint notre maison et les nôtres, pour leur remettre mon expérience.
- Tu es retournée vivre sur Terre ? non ? Je ne comprends pas ! dis-je implorante.
- Non, Alice, pas sur Terre. Bientôt tu retourneras à la maison toi aussi, mais seulement lorsque tu comprendras que ce n'est pas celle qui est sur Terre. Je dois te faire rencontrer quelqu'un qui va te guider en ce sens, si tu veux bien ?

Un peu interdite par ces dernières phrases, je me laisse mener sans résistance.

Nous approchons d'un plan d'eau splendide comme un grand lac bordé d'une flore superbe, mais sans effet miroir sur la surface tant l'eau bouillonne. Des bulles remontent à la surface comme des bulles de champagne. Bien que mes yeux perdus s'y attardent, mon esprit troublé ne prête pas d'intérêt à ce phénomène. Je commence à m'habituer à ce que les choses n'aient pas le même aspect que sur Terre, mais m'en étonne encore.

- Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, n'est-ce pas Alice ? dit une voix masculine posée, présente et forte tout en étant douce et ronde. Je sursaute, je connais, je crois, cette voix...
- Bonjour, je ... Vous me connaissez ?
- Oui très bien, enchaîne ma grand-mère avec un sourire à mon attention. Johakim est un être précieux, il va t'accompagner pendant quelque temps, ici et plus loin. Johakim, quel plaisir de te revoir ! Je suis heureuse de faire le lien entre vous.

Elle lui tend ses deux mains qu'il accueille chaleureusement.

- Merci à toi, nous t'en sommes reconnaissants, dit-il avec chaleur. Ses yeux reflètent une joie sincère.
- Vous avez tant à vous dire, je vous laisse. Laisse-moi te serrer dans mes bras et reçois ma joie de ton retour parmi nous. Nous nous reverrons bientôt. Je suis toujours là où tu m'appelles.

J'aimerais être une rebelle, protester, me révolter contre tout ce que je viens de vivre et tout ce qui m'est à chaque coup arraché. Mais je dis simplement :

- Tous les gens que j'aime... pourquoi ne sont-ils pas ici ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas les revoir ? J'en ai besoin maintenant.

Je prononce ces phrases sans retenue, comme un enfant se lamente d'une injustice à ses yeux.

Ma chère grand-mère, seul repère dans ce nouveau monde, ce nouvel état, disparait déjà sans que je ne puisse réagir. Johakim me dit avec une légèreté qui tranche avec le discours :

- Tous les liens que tu construis sont pour toujours et dans tous les espaces réunis en toi et pour l'éternité.
- Ma famille me manque, mes amis me manquent, mon bahut, mes fringues, la musique, les bars, les bruits et la pollution parisienne me manquent !
- Et tu as peur ?
- Oui, j'ai peur car si je m'emporte encore, j'ai peur de retomber dans ce lieu de misère et de poussière.
- Il n'y a pas de lieu, Alice, il n'y a que des projections effectives de ta conscience.

- Humm... dis-je d'abord perplexe puis, sur le ton du défi : tu vas m'apprendre ça ? et tout le reste alors ?
- Oui mais tu vas le découvrir par toi-même. Maintenant va te reposer, la journée a été dure. Demain je te donnerai ta première leçon.

A ces mots, mon intérêt est piqué à vif. Jusqu'ici et depuis ma mort je n'avais subi que les ressentis et les lieux qui m'étaient imposés. Je ne me sentais pas la force de questionner et surtout de me confronter à des réponses. L'âme en peine, j'accueillais passivement, sans résistance, sans but, sans personne à qui parler. Johakim, en nouvel allié dans cet univers, est un sérieux atout pour apprendre les codes de cette cité. Je me sens bien avec lui, m'offrant avec naturel, sans faux semblant.

J'ignorais parfaitement qu'il m'emmènerait bien plus loin que je ne pouvais me douter à ce moment-là. Croyant l'utiliser pour qu'il m'ouvre les portes de ma vengeance contre la mort et contre ma vie volée, en fait je ne faisais qu'accomplir le dessein qui est le mien.

Avec hâte, je repars satisfaite vers ma chambre pour dormir. Johakim m'a donné rendez-vous demain, *mais comment est-on demain lorsque le soleil ne se couche jamais ?*

Première leçon de Johakim

Mon sommeil est sans rêve. Je me réveille et j'entends, avant d'ouvrir les yeux, le bruissement des feuillages près de ma grande fenêtre sans vitre et les oiseaux qui sifflent des airs joyeux. J'ouvre un œil. Ma chambre est couleur vert émeraude par le jeu de la verrière.

....

Retrouvez la suite des aventures d'Alice sur [Amazon en livre papier ou Ebook kindle en suivant ce lien.](#)